

Mensonges

Du même auteur

En retard pour la guerre
Éditions de l'Olivier, 2006
sous le titre *Ultimatum*, Points n° P2041

Les Âmes sœurs
Éditions de l'Olivier, 2010
Points n° P2539

Chez d'autres éditeurs

Quand j'étais soldate
L'école des loisirs, « Médium », 2002

Une bouteille dans la mer de Gaza
L'école des loisirs, « Médium », 2005

Le Blues de Kippour
Éditions Naïve, 2010

VALÉRIE ZENATTI

Mensonges

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-87929-824-5

© Éditions de l'Olivier, 2011.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

APPARENCE

J'ai vu le jour à Czernowitz, en 1932, dans une famille de la bourgeoisie juive assimilée. Mes parents étaient des humanistes européens qui souhaitaient considérer l'homme tel qu'en lui-même, détaché de ses origines et de son appartenance religieuse. Je me souviens encore du calme qui régnait à la maison, et de la voix de ma mère me lisant le soir des histoires de Jules Verne ou Karl May. J'étais un enfant unique et choyé qui aimait observer les adultes pour déchiffrer leur mystère. Les mouvements qui animaient les traits de leur visage, leur façon de porter la nourriture à leur bouche, les intonations de leur voix, les battements de leurs paupières, leurs silences : tout exerçait sur moi une fascination. Nous avions des domestiques ruthènes

qui me parlaient souvent de Jésus en me montrant les icônes devant lesquelles elles s'agenouillaient pour prier. L'été, je partais en vacances chez mes grands-parents dans les Carpates. Là, une multitude de prodiges s'offraient à moi. Une vache qui mettait bas. Un paysan ruthène parlant à son cheval. Les arbres de la forêt dont les cimes touchaient le ciel. La confiture de prunes brûlante que ma grand-mère remuait dans un chaudron en cuivre. Mes grands-parents parlaient peu, avaient des gestes mesurés et vivaient dans une ferme au mobilier simple. Parfois, mon grand-père saisissait le livre de prières et se redressait pour s'adresser à Dieu, les yeux mi-clos. Il me semblait alors presque aussi grand que les arbres de la forêt. Parfois, il m'emmenait avec lui dans une petite synagogue en bois couverte de bardeaux et je le regardais prier au milieu des autres hommes, à la lumière dorée des bougies. J'aimais déjà la contemplation. J'avais huit ans quand la guerre a éclaté. Nous nous sommes retrouvés entassés dans le ghetto. Je n'ai pas vu ma mère mourir mais j'entends encore son dernier cri. Mon père et moi avons été déportés dans un camp d'où je me suis enfui. J'ai vécu dans la forêt, puis chez une prostituée, et enfin avec des brigands. Mes cheveux blonds pouvaient me faire passer pour un enfant

ukrainien et je gardais le silence, par crainte de trahir mes origines en employant l'allemand parlé par les Juifs de Czernowitz. J'épiais le moindre tressaillement de ces hommes afin de deviner leurs pensées, je savais que mon sort dépendait de leurs mouvements d'humeur. Le temps passé auprès d'eux fut mon école de la vie.

À la fin de la guerre, j'ai erré quelques mois avec l'armée russe avant de rejoindre l'Italie et, de là, la Palestine mandataire. J'étais un adolescent presque muet, il ne me restait que des bribes de l'allemand de mes parents, du yiddish de mes grands-parents, de l'ukrainien des domestiques. Je ne demandais qu'à croire aux slogans sionistes de l'époque, qui promettaient l'avènement d'un Juif nouveau sachant se défendre et travaillant la terre, et j'avais la naïveté de penser qu'en partant pour la Palestine, j'allais devenir grand et musclé.

Là-bas, je me sentis perdu. Qui étais-je ? Que faisais-je là ? Où étaient les miens ? Dans un journal, je tentai de rassembler des mots pour former des phrases, mais c'était impossible. Alors j'écrivis mon nom, le nom de mes parents, de mes grands-parents, de mes oncles, de mes tantes, le nom de la rue dans laquelle j'étais né et j'avais vécu, le nom de ma ville. Et c'est ainsi, peu à peu,

que je me suis souvenu de qui j'étais. L'hébreu que l'on nous enseignait était une langue truffée de slogans et d'exhortations pionnières. Je me méfiais des idéologies. Je savais qu'elles avaient l'art de se servir des mots pour dissimuler et mentir. Quel plus grand mensonge que «*Arbeit macht frei*» sur le fronton d'Auschwitz? La seule façon de remonter à la source de mes origines était d'apprendre la langue de mes ancêtres. J'ai donc appris l'hébreu en recopiant chaque jour un passage de la Bible, et j'ai senti que c'était dans cette langue simple, concise, archaïque, que je pouvais trouver les mots pour décrire mon expérience. Les grandes catastrophes ne supportent pas un langage précieux et lourd, elles exigent au contraire des mots délicats, comme un bandage sur une blessure.

Quand j'ai commencé à écrire, on m'a demandé pourquoi je n'écrivais pas sur ici et maintenant. On disait de moi : c'est un écrivain de la Shoah. Mais tout écrivain digne de ce nom écrit sur son enfance, et la Shoah est mon enfance. Dans mes livres, je cherche à redonner vie aux miens qui ont disparu, à tous les miens, car je contiens en moi mes grands-parents pieux, mes parents assimilés, mes oncles et mes cousins communistes, anarchistes et bundistes.

À mes yeux, la littérature est l'art de concilier les temps : elle doit être à la fois passé, présent et futur. Si elle ne se préoccupe que du passé, c'est de l'histoire, si elle ne se préoccupe que du présent, c'est du journalisme, et si elle n'est tournée que vers le futur, elle devient science-fiction.

L'écriture, comme la prière, permet d'être en contact avec ce qu'il y a de plus profond en nous. Ce n'est pas une transcription de la réalité, mais l'intégration de la réalité que l'on restitue pour parvenir à une extension de soi-même.

Les Allemands ont assassiné ma mère il y a soixante-dix ans déjà, mais il ne se passe pas un jour sans que j'aie un rendez-vous avec elle, par l'écriture ou en rêve, et je ne doute pas que, dans un autre temps, nous serons réunis.

Ces mots sont les miens. Je les ai puisés au fond de moi, un à un, sans effort. Ils étaient là, enfouis dans un réservoir, ne demandant qu'à être agencés, il m'est même arrivé de les prononcer à voix haute devant des centaines de personnes. Pourtant, ils ne racontent pas ma vie.

Je ne m'appelle pas Aharon Appelfeld.

Je n'ai pas vu le jour à Czernowitz et je n'ai pas été l'enfant unique d'une famille juive assimilée. Ma mère

MENSONGES

n'a pas été assassinée par les nazis, je n'ai pas connu les marches forcées avec mon père, transie de froid, je n'ai pas pénétré l'enceinte d'un camp où l'on avilissait les hommes, je ne me suis pas échappée de ce camp, je n'ai pas survécu seule dans la forêt.

Pourtant, j'ose l'écrire.

Il est dit dans le Talmud qu'à chaque génération le monde repose sur trente-six Justes. Cette histoire, elle, repose sur quelques mensonges.

TRANSPARENCE

Nice, 1979

J'ai huit ans dans la France de cet hiver-là. Une écolière sage, trop sage même selon certaines institutrices. Sérieuse, appliquée, je lis *Les Petites Filles modèles*, j'en suis une, je porte deux nattes et des chaussettes blanches qui montent jusqu'aux genoux, j'aime être assise au premier rang, lever le doigt, donner la bonne réponse. L'école est un lieu dans lequel je me sens protégée. Protégée de quoi? de qui? Protégée. Point. Dehors, une rumeur enfle, tourbillonne, s'engouffre dans l'école par la voix d'un camarade, Cédric ou Patrick, et dit: « Vous avez vu? À la télé, ils passent un film sur la guerre. Ah! ouais, c'est quelque chose, ça s'appelle *Holocauste*. Qu'est-ce qu'ils leur ont mis aux Juifs!» Mon cœur marque un arrêt, je

réprime un tremblement, regarde derrière moi comme si j'étais suivie, serre mes mains moites sous mon bureau, baisse la tête. Je pense à ce que je suis, ce que je fais, et que mes camarades de classe ignorent. Chaque matin, avant de me lever, je prononce en hébreu : « Je rends grâce devant toi, Roi de tout ce qui est vivant, qui m'as rendu mon âme dans ta miséricorde, grande est ta fidélité. » Le soir, avant de m'endormir, je porte la main droite à mes yeux et chuchote, toujours en hébreu : « Écoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un. » Le vendredi soir, j'allume les bougies de shabbat avec ma mère et ma sœur, je prononce la bénédiction sur le vin avec mon père et nous nous embrassons pour souhaiter un shabbat de paix. Je me lave les mains, observe le silence imposé jusqu'à la prière sur le pain, chante une mélodie judéo-arabe dont je ne comprends pas un mot, le repas commence. Le samedi, je suis dispensée des cours par une lettre que le grand rabbin de Nice a écrite à la directrice de l'école. Une partie de l'enseignement, chaque année, se dérobe ainsi à moi. En semaine, j'apprends les multiplications et l'imparfait, le cycle de l'eau et « je m'en allais, les poings dans mes poches crevées », je suis comme les autres, banale, si ce n'est que je suis première de la classe et que je tiens à

cette position de la manière la plus farouche qui soit, mais le samedi, j'existe loin de mes camarades et ils existent loin de moi. Le samedi, je suis endimanchée et je vais à la synagogue où je vois d'autres enfants, d'autres adultes, où une vie souterraine le reste de la semaine s'anime soudain. Les gens portent des vêtements qui semblent tous achetés dans le même magasin, un peu voyants et trop bien repassés, certains ont un accent mais ce n'est pas l'accent niçois, des mots qu'ils sont seuls à comprendre émaillent leur français, et, un samedi, un mot siffle au dessus de ma tête comme un serpent, « nazi », ou « les nazis », et soudain je crois me souvenir que la phrase exacte entendue à l'école et prononcée par Patrick, ou Cédric, était : « Qu'est-ce qu'ils leur ont mis, aux Juifs, les nazis. » J'aime aller à la synagogue, où l'alternance entre prière murmurée et chant collectif est rassurante, j'aime le rythme des fêtes, j'ai même écrit une rédaction un peu particulière, l'année précédente, en CE1, lorsque l'institutrice nous a donné comme sujet : « Racontez votre plus beau Noël. » J'ai pris mon courage à deux mains, ou bien étais-je en confiance, ou bien n'aimais-je pas tricher, alors j'ai rendu ce devoir :

Nous ne faisons pas Noël car nous sommes Juifs mais chaque

année, à la même époque que Noël, nous fêtons Hanoukka, qui est la fête des lumières. Nous décorons la maison, allumons des bougies sur un chandelier, et nous recevons des cadeaux.

J'aime les chants en hébreu que nous chantons le samedi après le repas, en famille, et j'aime plus que tout les plats que ma grand-mère cuisine pour le shabbat et les fêtes, mais, à l'école, je n'aime pas être juive. Je ne sais pas pourquoi. J'ai l'impression qu'il y a un problème, une honte, une gêne. Quand j'entends la phrase prononcée par Patrick, ou Cédric, je devine que la clé du mystère est peut-être dans ce que les nazis – qui, à la façon dont le mot est prononcé, ont l'air de créatures étranges, voire terrifiantes – ont « mis aux Juifs ». Je me renseigne sur *Holocauste* dans *Télé Poche*. C'est une série américaine en quatre parties, déconseillée aux enfants et aux âmes trop sensibles. Je m'adresse à ma mère. « Tu sais maman, à l'école, la maîtresse a dit qu'il fallait regarder *Holocauste*, que c'était aussi important qu'un cours d'histoire. » Ma mère hésite. Elle ne se doute pas que je suis capable de mentir. Elle pense certainement que le film aborde une réalité trop dure pour une fillette de huit ans, mais si la maîtresse l'a dit, alors c'est oui.

On s'installe elle et moi sur des chaises devant la télé. Mon père travaille ce soir-là comme caissier au carnaval. Ma sœur est absente de la scène. Elle n'a rien demandé à voir ni à savoir, elle dort dans la chambre d'à côté, je suppose. Diffusée dans le cadre de l'émission phare d'Antenne 2, *Les Dossiers de l'écran*, la série est un événement national. Le générique me broie dès la première note, comme si la musique cherchait à annihiler toute résistance, toute défense. C'est un passage du *Spirituals for Orchestra* de Morton Gould : percussions qui cognent, battements de cœur affolés, notes longues et tendues des violons indiquant l'immanence d'un danger. Cette sinistre musique, à la fois expression et maîtresse des sentiments, me saisit, et s'associera inexorablement aux images qui vont suivre. Je regarde l'écran noir et blanc, tendue par le secret sur le point de m'être révélé.

Un mariage juif dans une prairie. Les gens sourient mais ils ont peur. Soudain, des S.S. foncent sur leurs proies, des chiens aboient, toute fuite semble vaine, certains tentent tout de même.

Deux peintres dans un ghetto, l'un sec, l'autre assez gros. Ils peignent ce que les Allemands leur demandent : un mensonge de réalité pastorale et paisible. En cachette

et au péril de leur vie, ils dessinent la faille sombre dans laquelle ils sont plongés. Des corps décharnés, des ombres suppliciées. Les dessins destinés à devenir les traces du massacre en train de se produire sont dissimulés dans une cave. Un jour, l'un des deux peintres – le plus maigre – est pris d'une inquiétude qui vire à la panique. Un dessin a disparu. Son compagnon baisse la tête, coupable. Il a vendu une esquisse à un soldat, en échange d'un pot de miel. Il sanglote, tel un enfant conscient d'avoir commis une bêtise irréparable. Je n'ai jamais vu un homme pleurer ainsi, je ne savais pas que cela était possible, que les adultes pouvaient être aussi démunis que des enfants. Les deux peintres sont arrêtés et torturés. Le supplice se déroule hors-champ, mais on les entend hurler. L'épisode s'achève sur les visages suppliants d'hommes, de femmes, et d'enfants enfermés dans un wagon. Ils tendent leurs mains à travers les barreaux, me regardent fixement, implorant un secours que je ne peux leur donner. Je sanglote, traversée par un désespoir qui mettra des années à s'estomper – ou peut-être jamais, le saurai-je vraiment un jour –, et je sens poindre la lame d'une peur glacée dans ma poitrine, elle m'inflige un coup qui transforme tout mon corps de petite fille en effroi, je tremble, je

MENSONGES

confins de la forêt, la terre s'est ouverte pour les engloutir, la neige et la cendre ont cessé de se déverser du ciel. Un silence immobile plane sur la montagne où plus personne ne bouge et où les étoiles sont de nouveau visibles.

« Tu as raison, Erwin, la mort n'existe pas », chuchote la petite fille.

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S.A.
Dépôt légal : avril 2011. N° 783
N° d'imprimeur : 00000
Imprimé en France